

JOURNAL
DES DAMES,

DÉDIÉ

A SON EXCELLENCE
MADAME LA PRINCESSE
DE GALLITZIN,

De l'Académie des Arcades
de Rome.

Par M^{ME} DE BEAUMER.

OCTOBRE 1761.
TOME TROISIEME,
Premiere partie.

A LA HAYE.

M. DCC. LXI.

M^{de} Beaumer



JOURNAL DES DAMES.

OCTOBRE 1761.



ARTICLE PREMIER.

Extraits de quelques Livres nouveaux.

L E T T R E

*De Madame à Madame de *** sur la
Reine de Golconde.*

DE l'humeur , ma chere amie !
vous me boudez , parce que je ne
vous dis rien de nos nouveautés lit-
téraires ; est-ce à moi qu'il faut s'en
prendre , si nos beaux esprits sont pa-
resseux ; ou si , au lieu de nous faire
présent de quelque ouvrage utile ou
agréable , ils nous inondent de Bro-
chures indécentes , de Libelles dictés

A vj

par une haine grossière & sans talent ? On a dit que de toutes les passions, la colère étoit la plus bête. Jamais je n'ai mieux senti cette vérité. En effet, rien de plus pitoyable que la fureur Poétique, je pourrois ajoûter la fureur Philosophique ; ces maladies éphémères nous ont produit une foule de Brochures plus méprisables & plus infipides les unes que les autres. Cependant les accès du mal sont un peu dissipés, nous commençons à revoir notre Littérature reprendre sa gravité & ses agrémens : les derniers brillent dans une jolie bagatelle qui vient de paroître à l'heure même ; elle est intitulée, *La Reine de Golconde* : ce n'est qu'un conte, mais de ces contes qui valent bien certains livres de matières féches & rebutantes. Essayons de vous le faire connoître.

Un jeune homme, dans cet âge où l'on ne demande pas mieux que d'aimer, est à la chasse avec son Gouverneur, il s'égare, se trouve seul, prend son parti, & déjeune avec du pain & une perdrix froide

dans un vallon Vous sentez que ce vallon est semé de toutes les fleurs, qu'il est couronné de côteaUX charmans, qu'il n'y a point d'arbres comme ceux qui lui prêtent leur ombrage; qu'en un mot, c'est le vallon le plus délicieux, le plus enchanté, bien au-dessus de tout ce qu'on nous dit de *Tempé* & des beaux lieux où Angélique se retiroit avec *Medor* : vous ajouterez à cette image, le plus beau jour, le Ciel le plus pur, le zéphir le plus parfumé, la terre brillante des perles de la rosée, le soleil n'excitant que des feux tempérés; tout cela n'est encore rien auprès d'une jolie paysanne qui, par hazard passoit sur une planche qui servoit de pont à un ruisseau. C'est la nature innocente en corset & en cotillon blanc; elle portoit un pot au lait sur sa tête, elle avoit quatorze ans, deux pommes d'apis aux jouës, des dents plus blanches que son lait, des lèvres de corail, cet air qu'on ne peint point, mais qu'on sent. Si j'étois homme je ne finirois pas ce portrait. Voilà notre charmanté laitrière sur la planche, elle

apperçoit le jeune chasseur ; qui l'a déjà apperçue. Aussitôt ces deux créatures, d'être embarrassées, de ne savoir que se dire, & cependant avec la meilleure envie du monde de se parler ; l'écolier à la fin est le plus hardi, il parle pour demander à la petite *Aline* (c'est le nom de notre aimable personne) un peu de son lait pour se rafraîchir, puis des questions, qui êtes-vous ? votre famille ? votre âge ? Vous êtes bien aimable, bien belle ! Les réponses. Je suis la fille du Fermier Mathurin, j'ai quatorze ans vienne la saint Jean. Monsieur, vous vous moquez, vous avez bien de la bonté, je ne suis qu'une pauvre paysanne. . . . Une paysanne ? Aline ! oh ! il n'y a point de femme de qualité comme vous. Je voudrois bien être votre frere ; & moi votre sœur. Le frere & la sœur ne s'entendent pas à des discours ; je vous ai dit qu'Aline avoit quatorze ans, notre jeune homme quinze, & puis ils étoient dans un vallon, seuls : le pied glissa par malheur à notre petite paysanne ; jamais on ne fit un faux pas avec moins de malice ;

crac, voilà le pot au lait à terre & Aline avec..... On se releva, pour pleurer beaucoup; cependant au milieu de ces larmes on n'avoit pas la force d'en vouloir à son frere, il étoit si aimable! on s'embrasse encore en pleurant. Le jeune Amant fait présent d'un anneau d'or: Aline le baise, le met à son doigt; promesses sans nombre de se revoir incessamment, de s'aimer toujours: on reprend son pot au lait vuide, & l'on s'en va lentement chez sa mere, non sans tourner souvent la tête, & sans se dire dans son cœur, c'est pourtant quelque chose de bien aimable qu'un homme! Le Chasseur, de son côté, eût voulu être Pierrot ou Nicolas; il n'imaginait pas de divinité aussi enchanteresse qu'Aline; il eût payé de tout son bien, de tous ses titres le plaisir de vivre avec sa jolie laitiere, de la servir, de se rencontrer tous les jours avec elle dans ce fortuné vallon. Aline..... Aline étoit tout ce qu'il voyoit, tout ce qui l'occupoit; vous allez le croire bien amoureux, bien constant. Oh! ma chere amie, que vous connoissez mal

les hommes ; voici leur façon d'aimer : on mourroit pour nous , & un moment après à grande peine se souvient-on des plaisirs qu'on nous a dûs , & des chagrins qu'on nous a causés. Cet adorateur de notre petite paysanne revient à son Château , part avec son pere pour Paris , entre dans le monde , en prend tous les vices , devient libertin , qui pis est ambitieux ; fert six campagnes , est couvert de blessures pour ce qu'on appelle de la gloire ; & rendu au tumulte de Paris , finit par chercher le plaisir que l'ingrat , hélas ! avoit connu avec Aline , & qu'il avoit laissé auprès d'elle : il l'avoit totalement oubliée , ou il ne se rappelloit plus qu'une paysanne grossiere , assez gentille , pour qui il avoit eu quelque bonté : car , à force de parler le jargon de fat , on en prend la façon de penser. Notre perfide sortoit un jour de l'Opera ; il se trouva par hazard à côté d'une très-jolie femme qui attendoit son carrosse ; elle le regarde , fixe sur lui les yeux ; me reconnoissez-vous , Monsieur ? C'est pour la premiere fois , Madame , que j'ai le bonheur de vous voir ; regar-

dez-moi bien encore : on regarde , on débite beaucoup de fadeurs de part & d'autre : enfin la Dame ôte son gand. Qu'attendez-vous qui l'on reconnoît dans la Dame ? Notre petite Aline , & voici son histoire qu'elle raconte elle-même à son premier amant ; car , vous croyez bien que sous les traits où je vous la représente , elle n'étoit pas restée à notre Chasseur. Aline , après avoir renversé son pot au lait , & n'avoir pas trop sçu ce qui étoit arrivé , avoit repris le chemin de son Hameau. Force coups de la part de sa mere ; sa colere devint bientôt plus sérieuse , quand elle s'apperçut que sa fille ne l'étoit plus ; Aline avoit été chassée comme une misérable. Obligée de demander l'aumône , avec ses deux pommes d'apis aux jouës , & ses lèvres couleur de rose : une vieille femme prudente & qui se connoissoit , en agrémens , n'avoit pas laissé sur le grand chemin une si gentille créature ; elle s'étoit hâtée de la retirer dans son taudis , de lui servir de mere , sous le nom de tante ; c'est le nom honnête que prennent ces

femmes si charitables. Cette mere, bien moins difficile que la premiere, parla un autre langage à Aline ; qu'est-ce qu'une vertu de quatorze ans ? La tante, après avoir pris soin des couches de la niece, la produisit, c'est l'expression, à Paris, dans le grand monde. Aline, de mains en mains, tomba dans celles d'un Président émérite ; il combla sa maîtresse de pierreries qui le rendirent un peu moins désagréable. La tante ne fut pas oubliée dans les caresses de la fortune. La bonne femme en faisoit tout le cas imaginable. Malgré son attachement pour cette terre de pèdition, cette tante, si respectable, ne put s'empêcher de mourir. Dix mille livres de rentes qu'elle laissa à sa niece, donnerent à la dernière une envie de se faire honnête femme. Vous sçavez, ma chere amie, qu'on est à Paris ce qu'on veut. Voilà Aline figurant dans les sociétés, s'ennuyant avec bienséance ; elle voulut encore être fille de condition, elle le fut : un Généalogiste, qui avoit besoin de quelque louis, trouva moyen d'ombrager Aline d'un arbre généalogi-

que ; vous imaginez - bien que Mathurin se perdoit dans les feuilles de l'arbre : il n'y eut pas jusqu'à des manoeuvres beaux esprits , qui prétendirent que la laitiere parvenue étoit remplie de talens , & on le crut sur leur parole ; elle décida des ouvrages , tint bureau de bel esprit , eut sa loge à la Comédie Française ; & , à parler vrai , le joli minois n'avoit pas le sens commun. Le bon Public qui a souvent , sans le sçavoir , le don de la foi , se garda bien de soupçonner qu'Aline n'étoit pas un prodige d'esprit comme on le disoit. Un honnête homme de naissance , riche de plus de cent mille livres de rentes , fit pis que le public , il épousa Aline , & la présenta dans les cercles sous le nom de Marquise de *Castelmont*. Telles sont à peu - près les aventures de la paysane depuis celle du vallon. Son premier amant , quoiqu'il ait eu cinq blessures , n'en a pas plus de connoissance du cœur des femmes ; il s'avise de demander à la Marquise qui elle a le plus aimé de tous les honnêtes gens qu'elle a jugés dignes de ses bontés. Vous

vous doutez-bien qu'on lui répond , qu'on n'a aimé que lui : en effet , cela pouvoit être , les premières sensations sont toujours celles qui nous ont flattés davantage ; l'ame aime à revenir au point précisément où elle a perdu son ignorance. Il est rare qu'un premier Amant n'ait pas à nos yeux le mérite d'un Enchanteur ; notre imagination se plaît à lui prodiguer tout ce que nous trouvons rarement dans ses successeurs. Madame la Marquise de *Castelmont* , qui s'est fait une petite Philosophie à sa mode , avoue qu'il y a eu des momens où elle a sçu s'en imposer dans le sein des plaisirs. Son aimable Chasseur étoit son image favorite , & son cœur là-dessus avoit été d'une complaisance excessive , au point d'avoir trompé ses sens ; le vallon & l'auteur du moment de délices qu'elle y avoit goûtées , s'étoit mis souvent entre elle & les autres amans que depuis elle avoit eus par état. L'absence de M. de *Castelmont* permit à la Marquise de se rappeler , avec son ancien héros , l'époque de sa science , non pas du bien , mais du mal. Le Conteur

observe agréablement, que son bonheur s'étoit borné à être bien traité d'une jolie femme, mais que cette jolie femme ne s'appelloit plus *Aline*. Voilà notre volage amant qui s'en retourne à la guerre, Madame de *Cas-
telmont* oubliée plus vite encore qu'*Aline* : Il est, quinze ans, le très-humble serviteur de la gloire ; nouvelles blessures, nouveaux ennuis ; il passe aux Colonies en qualité de Lieutenant-Général ; il se trouve au Royaume de Golconde, on ne sçait trop pourquoi. Rien n'est impossible aux Conteurs & aux Poètes. Le Roi de ces contrées se laissoit gouverner lui & son Royaume par la Reine sa femme, & l'administration n'en étoit pas plus mauvaise ; la Princesse sçavoit s'attacher les Courtisans par une affabilité sans bornes ; aussi les méchantes langues de Golconde disoient-elles qu'il coûtoit bien peu à la Reine de se faire aimer, & qu'elle auroit été désespérée que quelqu'un fût mort d'amour pour elle. Le Lieutenant - Général a une audience publique du Roi, ensuite de la Reine, qui baisse son voile à l'aspect de l'Européen. Cette récep-

tion mortifia singulièrement la vanité de l'Officier François, & il en avoit porté une dose suffisante en Asie ; il revient chez lui de très-mauvaise humeur. Un Officier vient lui proposer de lui montrer le lendemain les jardins & le parc, la proposition est acceptée ; c'étoient les plus beaux jardins de l'Univers ; ceux de Sémiramis & d'Alcinoïis n'auroient pas supporté la comparaison : enfin, il est abandonné par son guide, & il revoit, comme par un coup de baguette, le même vallon, la même planche, le même pot au lait, la même charmante petite créature qui le portoit ; il revoit *Aline*. Il croit que c'est un enchantement : C'est *Aline*, lui dit-on, elle-même qui vous a reconnu hier, & qui n'a voulu être connue de vous que sous la forme sous laquelle vous l'aviez aimée. Elle vient se délasser avec vous du poids de sa Couronne en reprenant son pot au lait, vous lui avez rendu l'état de laitière plus doux que celui de Reine. Ce joli compliment est mot pour mot dans l'Auteur. Sa Majesté, en conséquence de la politesse, est traitée presque

aussi bien qu'*Aline* : c'est encore d'après mon Livre que je parle. La Reine, après avoir sacrifié quelque moment au plaisir, se rend à la dignité ; elle raconte à l'objet de ses doux souvenirs comment le Marquis de *Castelmont* l'avoit laissée veuve, avec quarante mille écus de rentes pour essuyer ses larmes ; elle avoit été obligée de voyager en Sicile, pour un arrangement de biens. Les Corsaires s'étoient emparés de son vaisseau, les Turcs, sans être Chrétiens, lui avoient adouci les horreurs de l'esclavage. La Reine ne perd jamais de vûe ces heureuses situations de sa vie : vendue, troquée, rachetée, toujours plus malheureuse, son bon génie, à la fin, lui avoit fait rencontrer des Eunouques obligeans, qui l'avoient amenée au Roi de Golconde : je ne vous dirai pas bien comment nous la voyons présentement en Asie. Il suffit d'être instruit qu'elle fut renfermée au sérail, malgré les hauts cris que jettait sa vertu ; qu'elle eut l'honneur de plaire à son Souverain, qui lui en donna des preuves convaincantes, puisqu'elle fut déclarée Sultane fa-

vorite, & ensuite Reine, & Reine
partageant l'autorité avec son époux.
Oh ! ce morceau-ci je vais l'emprun-
ter à l'Auteur, parce qu'on ne sçau-
roit mieux exprimer le sentiment.
Vous vous souviendrez que c'est la
Reine de Golconde qui parle : » Je
» me suis ressouvenue dans mon pe-
» tit Palais de ce petit Village ou
» j'avois conservé mon innocence &
» surtout de ce charmant vallon ou
» je la perdis ; j'ai voulu retracer à
» mes yeux l'image intéressante de
» nos premières années & de nos pre-
» miers plaisirs. C'est moi qui ai bâti
» ce Hameau que vous avez vû dans
» l'enceinte de mon parc ; il porte
» le nom de mon ancienne patrie ,
» & tous ses habitans sont traités
» comme mes parens, mes amis ; je
» marie, tous les ans, un certain
» nombre de leurs filles, & souvent
» j'admets le plus vieux d'entr'eux
» à ma table, pour me retracer le
» tableau de mon vieux pere & de
» ma pauvre mere que j'aimerois à
» respecter si je les possédois encore ;
» les herbes de la prairie ne sont ja-
» mais foulées que par les danfes des
» jeunes

» jeunes garçons & des jeunes filles
 » du Hameau ; la coignée respectera
 » tant que je vivrai ces arbres imi-
 » tateurs de ceux qui prêterent leur
 » ombre à nos amours , & mes ha-
 » bits de payfanne conservés avec
 » mes ornemens Royaux , ne cessent
 » au milieu de l'éclat qui m'envi-
 » ronne , de me rappeler ma pre-
 » miere obscurité. Ils me forcent à res-
 » pecter une condition dans laquelle
 » j'ai été moins méprisable , que dans
 » toutes celles auxquelles je me suis
 » élevée depuis. Ils m'apprennent à
 » reconnoître l'humanité partout , ils
 » m'instruisent à régner. «

Le Roi , qui n'étoit ni bel esprit , ni
 homme du bon ton , ne veut point
 absolument souffrir d'Amant à sa fem-
 me , il pousse la mauvaise humeur
 jusqu'à obliger le téméraire de for-
 tir de son Royaume par la fenêtre
 de sa chambre à coucher ; il revient
 en France , y occupe des charges ,
 des dignités , des biens ; tous ces
 beaux rêves se dissipent , il devient
 malheureux , sans espérance , sans
 amis , privé de toutes ressources , &
 se trouvant enfin dans une solitude.

Octob. 1761. Tome III. B

Il raconte son histoire tout au long ; à une petite vieille râtatinée , couverte de feuilles de palmier , ancienne habitante du désert où il s'étoit retiré : la vieille prenoit à son récit une attention particulière ; enfin , croiriez - vous qu'il retrouve encore *Aline* dans cette vieille : elle s'étoit sauvée de la fureur de son mari , elle est devenue avec l'âge , sage & raisonnable , elle parle d'amitié parce qu'elle ne peut plus inspirer d'amour ; c'est un Philosophe qui pèse les passions dans sa main. Elle conduit son vieux ami vers une haute montagne , il y voit l'habitation d'un véritable gymnosophiste , des arbres fruitiers , une grotte , un ruisseau ; son cœur s'ouvre à de nouveaux sentimens. *Aline* a perdu ses charmes , mais elle a conservé son âme ; les malheurs , l'expérience , les années , ont même épuré cette âme digne de l'admiration & de l'estime d'un homme qui réfléchit. Tous deux s'aiment plus que jamais , ils arrosent réciproquement leurs rides des larmes d'une pure tendresse , le songe du monde s'est évanoui à leurs yeux , ils ne

les récompense en leur procurant un léger travail , de douces réflexions , & de tendres sentimens ; enfin ils finiront comme Philemon & Baucis ; ils demandent à mourir dans les bras l'un de l'autre , en se soumettant au Maître Suprême , & en jettant un regard de compassion sur ce monde si trompeur , si trompé , & si peu fait pour remplir un cœur qui sent , & pour attacher un esprit qui pense.

Je vous ai donné une idée assez exacte du Conte de la *Reine de Golconde* , vous pouvez juger par cette esquisse combien cette bagatelle doit être agréable. L'invention d'*Aline* , qui se remet sous les yeux le tableau de son premier moment de tendresse , est un chef-d'œuvre de délicatesse & digne des plus grands maîtres. Son discours que je vous ai rapporté à ce sujet , est le sentiment le plus tendre , le plus vrai. Ce petit ouvrage ne peut faire que beaucoup d'honneur à son Auteur ; je lui veux un bien infini de nous ramener aux

B ij

J. O. V. A. N. A Les deux un
 charmant *Hamilton* ; Ah ! *Fleur d'Es-*
pine , *Fleur d'Epine* , que vous me dé-
 dommages de tous ces traits de mo-
 rale assoupissans dont on nous glace
 aujourd'hui ! je suis fâchée cependant
 que l'aimable *Ecrivain* à qui nous
 devons *la Reine de Golconde* , ait gâté
 souvent cette belle nature qui vient
 se placer sous son pinceau , par une
 affectation d'esprit & de plaisanterie ,
 qui dépare les morceaux les plus in-
 téressans ; il eût pû encore nous arra-
 cher des larmes en faisant paroître
 à la fin le pere & la mere d'*Aline* ;
 cette situation eût couronné l'intérêt.
 On sera fondé aussi à trouver dans ce
 Conte quelque ressemblance avec
Candide. Malgré toutes ces légères
 observations , j'en reviendrai à dire
 que c'est un très-joli ouvrage , &
 qu'il vous fera un plaisir singulier : la
 petite laitiere est du charmant *Watteau*.

Et bien ! ma bonne amie , ne me
 suis-je pas justifiée ? Accusez-moi en-
 core de paresse ; c'est à moi à vous
 pardonner , si vous n'applaudissez pas
 à mon Conte ; car , vous auriez les
 torts les plus réels. A dieu aimable
 Boudesé.